

# Une lecture suivie de *Seul dans Berlin*<sup>1</sup> d'Hans Fallada

Alain Pujat

IA-IPR honoraire – Académie de Créteil

## Résumé

Cette ressource a pour but d'aider à la découverte du roman de Hans Fallada, *Seul dans Berlin*. Après une présentation détaillée de l'œuvre, on propose un parcours de lecture du roman qui se concentrera sur l'intrigue centrale du livre, du fait de la longueur du livre.

Dans ce parcours, on trouvera

- en caractères romains, les chapitres retenus pour la lecture,
- dans les paragraphes en italiques, le résumé des chapitres dont la lecture ne sera pas exigée. Soit, près d'un tiers du livre.

La plupart des personnages du roman habitent le même immeuble, au 55 rue Jablonski, à Berlin. Pour faciliter la lecture, on pourra fournir aux élèves une liste des habitants de cet immeuble, étage par étage (ou, mieux encore, leur demander de l'établir au fil de la lecture). On en trouvera une en annexe.

À la suite de ce parcours, on proposera des groupements de textes complémentaires.

L'édition utilisée est celle de la collection folio, n° 5941, traduction de Laurence Courtois, 2014.

**Mots-clés** : Alexanderplatz ; condamnation à mort ; délation ; humiliation ; justice ; nazisme ; peur ; police ; prison ; procès ; solitude ; terreur ; torture.

**Index géographique** : Berlin

**Discipline** : Français

**Niveaux** : 3<sup>ème</sup>, lycées général et professionnel

## I. Présentation détaillée de l'œuvre

Dans l'Allemagne de l'entre-deux-guerres Rudolf Ditzgen (1893-1947) s'était fait connaître, sous le pseudonyme d'Hans Fallada, comme romancier du petit peuple en proie aux souffrances de la terrible crise qui ravageait le pays. Son roman *Quoi de neuf, petit homme ?* (*Kleiner Mann – was nun ?* 1932), avait connu un très grand succès. Hermann Hesse l'avait salué en ces termes : « *Parmi les jeunes écrivains qui traitent de la vie allemande d'aujourd'hui non pas pour la transformer et l'idéaliser, mais pour la décrire de façon réaliste, Hans Fallada est l'un des tout premiers* ».

C'est en 1946 qu'il écrit, en deux mois seulement, dans la zone sous contrôle soviétique (qui allait devenir la RDA), *Jeder stirbt für sich allein* (*Chacun meurt pour soi, seul*), qui sera traduit en France sous le titre *Seul dans Berlin*. Il meurt quelques mois plus tard, exténué, au terme d'une vie tumultueuse, maintes fois interné dans des institutions psychiatriques, usé par les dépendances à l'alcool, à la morphine, aux somnifères.

Le sujet du roman lui avait été proposé par Johannes Becher, responsable culturel du Parti Communiste allemand -qui deviendra Ministre de la Culture de RDA-. Il avait remis à Fallada un dossier de la Gestapo sur la traque d'un couple d'ouvriers berlinois, Otto et Elise Hampel, qui, pendant plus de deux ans, avaient écrit des tracts et des cartes appelant la population à la résistance contre le régime hitlérien, qu'ils déposaient un peu partout dans

---

<sup>1</sup> Traduction L. Courtois, Paris, Denoël, 2014, Folio n°594.

Berlin. Arrêtés en septembre 1942, ils avaient été condamnés à mort et pendus dans la prison de Plötzensee.

Le livre paraît en 1947 chez l'éditeur Aufbau-Verlag. Fallada, décédé le 5 février, n'a pu relire les épreuves de ce vaste roman. Or, celui-ci a été amputé de près d'un tiers. De nombreux passages et même un chapitre entier (le chapitre 17) ont disparu. Les œuvres autorisées à paraître dans la zone soviétique doivent donner une représentation idéalisée de la lutte contre le nazisme et du peuple allemand qui a pu être abusé, écrasé par une dictature, mais qui, dans ses profondeurs, ne s'est pas donné au national-socialisme. Mais, les dossiers de la Gestapo révélaient une réalité plus complexe. On y apprenait que la factrice Eva Kluge ainsi que les Quangel (nom de fiction des Hampel), avant de devenir des résistants, avaient appartenu au parti national-socialiste ou à des organisations satellites. Et le roman donnait sur la vie quotidienne des Berlinoises et sur le fonctionnement de la police nombre de détails véridiques et gênants. De même que le régime stalinien retouchait les photos officielles en y faisant disparaître l'image des dirigeants tombés en disgrâce, les éditeurs de Fallada ont rectifié la représentation du peuple donnée dans le livre, en procédant à d'amples coupes.

Il faudra attendre 2011 pour que paraisse une nouvelle version, intégrale cette fois, toujours chez Aufbau. En France, en 2014, une nouvelle traduction, par Laurence Courtois, est publiée chez Denoël.

### **1. « Vérité intrinsèque » de la fiction**

Les dossiers de la Gestapo ont fourni à Fallada l'ossature de son roman. Celui-ci commence en juin 1940, le jour de la capitulation de la France, jour de liesse pour le régime et ses partisans. C'est ce jour-là, qu'Otto et Anna Quangel, un couple d'ouvriers berlinois, apprennent que leur fils unique est mort au combat. Ce drame va déterminer ces deux admirateurs du Führer à entrer en résistance et à déposer partout dans la ville des cartes manuscrites dénonçant la guerre et le régime national-socialiste. Déjouant durant plus de deux ans les recherches de la Gestapo et de l'inspecteur Escherich, ils déposent près de 300 cartes. Finalement arrêtés, ils apprennent, que leur combat a été vain, les cartes ayant été dans leur quasi-totalité aussitôt remises à la Gestapo. La fin du livre raconte la parodie de procès qui conduit les époux à la mort. Otto sera guillotiné, Anna, oubliée dans son cachot, sera tuée lors d'un bombardement de l'aviation alliée.

Hans Fallada a donné à cet argument de base une ampleur singulière. Le romancier qu'il était ne pouvait se borner à une simple mise en forme romanesque de l'archive. Il l'explique nettement dans un bref avant-propos liminaire : « Un roman a ses propres règles et ne peut reprendre la réalité en tous points ». Les époux Quangel sont désormais « deux créatures de l'imagination comme sont également librement inventés tous les personnages de ce roman ». Fallada y affirme sa conviction que le roman a la capacité de dire le réel, de donner de l'expérience historique une figuration satisfaisante. La fiction constitue un moyen d'accéder à la vérité : « l'auteur, écrit-il, croit à 'la vérité intrinsèque' de ce qui est raconté, même si certains détails ne correspondent pas exactement à la situation réelle ». La lecture de *Seul dans Berlin* offre ainsi un exemple où s'interroger sur la capacité du roman à transcrire l'expérience de l'histoire.

Fallada connaissait bien les romanciers français du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il ne doute pas que les formules narratives issues de cette tradition aient le pouvoir de représenter le monde et d'en dire la vérité. Il n'y a pas chez lui d'interrogation sur les techniques romanesques et sur leurs artifices. Le lecteur français familier de Balzac et de Zola retrouvera la solidité d'une progression dramatique, fondée sur d'amples scènes qui ne se refusent pas aux effets pathétiques ou mélodramatiques, le goût des dialogues, la mise en scène de personnages puissamment dessinés, types sociaux ou types moraux, qui ne manquent pas pour autant de complexité.

## 2. Un immeuble, 55, rue Jablonski, Berlin

L'imagination créatrice du romancier a inspiré à Fallada un projet littéraire audacieux, celui de montrer la vie ordinaire des Berlinois dans les années 1940 – 1943 et leur confrontation quotidienne au nazisme, à travers la description de la vie des habitants d'un immeuble. Projet qui rappelle au lecteur français *La vie, mode d'emploi* de Georges Perec, ou encore *Pot Bouille* d'Emile Zola. L'immeuble est situé au 55 rue Jablonski, dans le quartier populaire de l'Alexanderplatz. En parcourant les étages, on rencontre, en plus des époux Quangel, le magistrat Fromm, à la retraite depuis 1933 ; les Persicke, une famille de fervents nazis, dont les fils appartiennent à la SS ; une vieille femme juive, Frau Rosenthal, séparée de son mari qui a été arrêté, et vivant seule dans l'angoisse. Au bas, de l'immeuble rôde Barkhausen, un vil mouchard. Tous les matins, la factrice Eva Kluge monte les marches de l'escalier. Elle vit séparée de son mari Enno, parieur et coureur de femmes. Tous personnages dont les vies seront affectées par la décision d'Otto Quangel d'entrer en résistance.

## 3. « Plus de lumière aurait signifié mentir »

Le système nazi, les systèmes totalitaires en général, ont été analysés par de nombreux philosophes, historiens ou politologues, d'un point de vue général et abstrait. Dans *Seul dans Berlin* Fallada entreprend de montrer l'histoire vue depuis les ruelles et les cours d'un quartier populaire. Il adopte la perspective du « petit homme », le héros mis en scène dans son roman à succès de 1932. Comment vivait-on au jour le jour sous le joug national-socialiste, dans les ruelles d'un quartier populaire, dans les usines, dans les boutiques ? De quoi parlait-on chez les ouvriers, les commerçants, dans le petit peuple de Berlin ? Un tableau saisissant s'en dégage, éclairé par une lumière impitoyable.

Nous savons comment l'Allemagne officielle, celle des dignitaires nazis, a célébré la victoire sur la France. Ce que nous ne savons pas, et que Fallada nous montre, c'est la victoire *vue d'en bas*. Chez les Persicke, toute la famille est nazie. Le père, un vieil ivrogne, cafetier ruiné, convoite depuis longtemps les biens de la vieille dame juive, désormais seule au dernier étage. Il fête la victoire en une déclaration qui traduit la vérité du nazisme dans le langage des bas-fonds : « Aujourd'hui la France a capitulé, et cet après-midi on ira p'têt chez la vieille youpine au quatrième, et tu vas voir que la vieille garce va nous servir son café et ses gâteaux ! Je vous dis que ça, moi, la vioque elle va cracher (...) maintenant on est les rois du monde ».

Le Berlin de ces années-là est d'abord un monde de la peur. Comme, plus tard, Arendt, Friedrich ou Lefort, Fallada voit dans la terreur généralisée, entretenue par un appareil policier appuyé sur un immense réseau de surveillance, un des ressorts fondamentaux du pouvoir nazi. La peur est partout, dans tous les instants du jour, dans tous les cauchemars de la nuit. On épie sa présence chez les autres : « J'ai bien senti qu'il suait de peur ». C'est la peur de la Gestapo, la peur d'être envoyé sur un simple soupçon en camp de concentration, la peur de la prison de Moabit ou de la potence de Plotzen. C'est la peur de celui qui est interrogé par la police et qui n'est plus « qu'un morceau de gélatine, une petite motte d'angoisse ». Les nazis eux-mêmes semblent avoir peur : « Avec leurs braillements, ils ne dissimulaient que mal leur peur d'être un jour renversés ». Le système concentrationnaire, pour n'apparaître qu'indirectement, n'est pas moins effrayant, menace brandie tout à coup par un mouchard, au coin de la rue : « Pour une sortie de ce genre, je peux t'envoyer en camp de concentration ».

La peur résulte d'un principe de culpabilité universelle. Comme chez Kafka, chacun se sent coupable, chacun se méfie de lui-même, de sa propre culpabilité, sans savoir laquelle. Comment faire face avec courage, comment rester digne, dans un monde où il est impossible de manifester la moindre opposition sans être arrêté et maltraité ? La lâcheté est une des conditions de la survie. Elle nourrit chez plusieurs personnages un lancinant sentiment de culpabilité. Toute la population est surveillée par un réseau de mouchards et de dénonciateurs.

Toute parole peut être rapportée. Tout individu est un suspect : « Tout le monde avait quelque chose à cacher ». Le personnage clé est celui de l'inspecteur de police. Il a pour mission, non de trouver des coupables, mais de vérifier que chacun est coupable : « L'inspecteur Laub travaillait suivant le principe de cette époque : tout le monde a quelque chose sur la conscience. Il suffit de chercher assez longtemps, et on trouve toujours quelque chose ». *Seul dans Berlin* tient du roman policier (un roman policier au dénouement immuable, les geôles de la Gestapo), l'inspecteur Escherich est le Sherlock Holmes sinistre et pitoyable de ce monde maudit.

Les sentiments purs, les aspirations nobles ont disparu du Berlin nazi. Tout est dégradé, souillé, avili. La vie et le langage y sont en proie à un ensauvagement, à une « brutalisation » dont l'historien George L. Mosse a vu l'origine dans la Première Guerre Mondiale. Dans tout le roman retentit un langage de violence et de haine, de hurlements et d'injures. Les crimes, les tortures accompagnent les scènes de sadisme et d'ivrognerie. Dans son avant-propos, Fallada répond à ceux qui lui reprocheraient d'avoir dressé un tableau si sombre : à cette époque, dit-il, avec une sorte d'humour noir « la mort était très en vogue », si bien que « plus de lumière aurait signifié mentir ».

#### **4. « Le plus beau livre jamais écrit sur la résistance allemande anti-nazie », Primo Levi**

Fallada n'a pas cherché à connaître « les détails authentiques de la vie privée » des époux Hampel, arrêtés par la Gestapo. Otto et Anna Quangel sont bien deux « créatures de (son) imagination », - et de singulières créatures ! Rien de plus éloigné de l'image romantique du résistant, que ces ouvriers qui mènent depuis trente ans une existence mesquine et solitaire, seulement soucieux de passer inaperçus. Otto, en particulier, a été un père peu aimant, un mari taciturne, autoritaire et avare. Aucun trait en lui qui annonce une prédisposition à l'héroïsme, - si ce n'est, maintes fois évoqué, son profil d'oiseau de proie, « acéré et tranchant ». Le projet qu'il entreprend ne paraît pas moins dérisoire : accompli dans une solitude absolue, ignoré de tous, comment pourrait-il ébranler le « monstrueux appareil » du pouvoir nazi ?

Arrêté, Otto Quangel affronte l'inspecteur Escherich qui le traquait depuis deux ans, au cours de plusieurs scènes puissantes et dramatiques qui sont un des sommets du livre. Otto vacille d'abord en apprenant que sur les 276 cartes qu'il a écrites, 18 seulement n'ont pas été remises à la Gestapo. Il mesure l'erreur qu'il a commise d'avoir agi seul. Mais, il surmonte ce moment de faiblesse et sort vainqueur, lui, le « simple ouvrier » de son duel avec Escherich. Impavide sous la torture et les humiliations comme un Christ aux outrages, il accède à une grandeur héroïque. Vaincu, Escherich proclame, avant de se suicider, qu'il est « le seul homme qu'Otto Quangel ait converti avec ses cartes ». Les Quangel triompheront également du Volksgerichtshof, le Tribunal du peuple de Berlin, la plus haute cour de l'Etat national-socialiste, présidée par le redoutable juge Freisler (Fallada le nomme Feisler), responsable de milliers de condamnations à mort dans les trois dernières années du régime.

Les Quangel mesurent parfaitement l'absurdité apparente de leur combat, eu égard à la disproportion des forces, « la guerre entre eux d'un côté, les pauvres et insignifiants petits ouvriers, qui à cause d'un mot pouvaient être éliminés pour toujours, et de l'autre le Führer, le parti, ce monstrueux appareil avec tous ses pouvoirs et son éclat, et les trois quarts, oui, les quatre cinquièmes même de tout le peuple allemand derrière eux. Et tous deux ici, dans cette petite pièce de la rue Jablonski, tous les deux tout seuls ! ». Pourtant, leur engagement est total. La première carte est une déclaration de guerre sans merci : « Mère ! Le Führer a assassiné mon fils ! Mère ! Le Führer va aussi assassiner tes fils, il n'arrêtera pas (...) ». Leur résistance prend sa racine dans le refus d'une guerre perçue comme un monstrueux assassinat des enfants : « On ne met pas les enfants au monde pour qu'ils aillent se faire tuer ». Cette réaction est spontanée, quasi instinctive. La résistance au mal absolu est le fait de gens simples, sans culture, isolés, mais qui ont le sentiment qu'il y a des choses qui ne se font pas, qui ne sont pas *convenables*,

terme utilisé maintes fois par les résistants du livre, Otto, ou la factrice Eva Kluge. Fallada semble bien plus proche de George Orwell que des léninistes qui prennent le pouvoir à Berlin-Est. L'évocation dans le roman d'une cellule résistante communiste montre toutes les réserves que lui inspire l'action menée par des avant-gardes coupées des masses supposées « aliénées ». Comme Orwell (*1984* sera publié en 1949, deux ans après *Seul dans Berlin*), il fait confiance aux qualités des gens simples, à leur décence commune (*common decency*), ces valeurs de solidarité, d'entraide, de bienveillance que l'on observe chez les résistants et résistantes de *Seul dans Berlin*.

Dans son duel final avec Escherich, qui ironise sur la vanité de son entreprise -un simple ouvrier qui a voulu lutter contre « le Führer et toutes les forces derrière lui » !-, l'humble Quangel trouve des mots inattendus, il se réclame d'un impératif catégorique, à la façon d'un héros kantien : « Peu importe qu'il n'y en ait qu'un qui lutte ou bien dix mille ; quand celui-là se rend compte qu'il doit lutter, alors il lutte, qu'il y ait des gens qui luttent à ses côtés ou non. Il fallait que je lutte, et si c'était à refaire, je le referais ». Plus tard, dans la cellule où il attend la mort, Otto a pour compagnon un musicien raffiné, ouvert et bienveillant. À cet homme si différent de lui, Otto confie l'angoisse qui, malgré la réplique bravache lancée à Escherich, le taraude toujours : les cartes n'ont servi à rien ! A quoi son compagnon répond, et il est difficile de ne pas entendre la voix même de Fallada à travers celle de ce personnage dont la noblesse en impose même aux gardiens qui l'appellent « Herr Doktor » : « Malgré tout vous avez résisté au mal. Vous n'êtes pas devenu mauvais comme les autres ». Notre résistance n'a pas été vaine, explique-t-il : « A nous, ça nous aura beaucoup servi, parce que nous aurons pu nous considérer comme des personnes convenables jusqu'à notre mort. Et ça aura servi plus encore au peuple entier, qui sera sauvé à cause des justes comme il est dit dans la Bible ». Il n'était pas possible de faire autrement dans la situation de l'Allemagne, « nous avons été obligés d'agir tout seul, pour soi, et c'est tout seuls que nous sommes enfermés, et c'est tout seuls que nous devons mourir. Mais ce n'est pas pour autant que nous sommes seuls, Quangel, ce n'est pas pour autant que nous mourrons en vain. Rien n'arrive en vain dans ce monde, et puisque nous luttons contre la violence brutale, pour la justice, alors nous serons tout de même les vainqueurs à la fin ». Par ces phrases du « Doktor », Fallada souligne la grandeur de cet obscur Otto Quangel. Ce « petit homme » qui mettait ses cartes postales dans les escaliers devient l'incarnation de l'Allemagne souterraine qui résistait à l'infamie.

## **5. Une composition savamment élaborée**

Soucieux de toucher un public populaire, Fallada recherche avant tout l'efficacité dramatique. Son art est un art du dialogue et de l'action. Il se plaît à de grandes scènes théâtrales, intenses et violentes, où s'affrontent les personnages – ce sont ainsi les interrogatoires policiers ou la grande mise en scène du procès final des Quangel. En toutes situations, il cherche à faire entendre, non à faire voir. Il fait entendre des voix, de multiples voix, que ce soit dans les dialogues ou dans les diverses modulations du discours intérieur et du discours rapporté, ou dans la restitution du parler populaire berlinois. Dans ce but, il écarte la description, un des fondements de l'esthétique réaliste. Aucune description de Berlin, ni de l'immeuble du 55 rue Jablonski. Les rares éléments descriptifs sont subordonnés à l'intensité dramatique, comme la réitération d'un même trait physique attribué à un personnage dans le but de graver de lui une image fermement dessinée, - à l'instar de celle de l'oiseau de proie pour Otto Quangel.

Il fallait une grande habileté pour orchestrer les récits des destinées des nombreux habitants de la rue Jablonski autour du noyau central de la traque des Quangel. Il fallait entrelacer adroitement ces existences à l'intrigue centrale, sans porter atteinte à la progression de celle-ci, et sans nuire à la clarté du récit. Il est étonnant de penser que Fallada a pu soutenir une telle gageure dans les quelques semaines fiévreuses de la rédaction d'un aussi long roman (près de 800 pages dans l'édition Folio). La construction dramatique impeccable témoigne de

la maîtrise de Fallada qui a su, magistralement, jouer d'oppositions et de parallélismes, d'échos et de contrepoints.

## **6. « Les événements y passent tour à tour, terribles et bouffons, quelquefois terribles et bouffons tout ensemble », V. Hugo, Préface de Cromwell**

Nul ne s'étonnera que *Seul dans Berlin* soit marqué au sceau du tragique et du pathétique. Dès les premiers chapitres, les destinées d'Otto Quangel et de la jeune Trudel, qui devait épouser son fils, s'inscrivent sur l'arrière-plan funeste d'une affiche montrant les pendaisons à la prison, tristement célèbre, de la Plötzensee. Tout au long du livre, Fallada s'attache à rappeler que, à cette époque, le pire est à venir, que le pire est toujours le plus sûr. Otto en est pleinement conscient : « Le danger se situe tout à fait ailleurs, là où je ne veux pas le voir. Soudain, nous allons nous réveiller et nous saurons qu'il était toujours là, mais nous ne l'aurons pas vu. Et alors il sera trop tard ». Lorsque, par exception, les événements semblent suivre un cours plus clément, une prolepse fait entrevoir la proximité de l'inéluctable malheur.

Deux femmes, aux deux extrémités du roman, incarnent la loi tragique qui pèse sur tous. Toutes deux se suicident, en se jetant dans le vide, après des semaines d'angoisse et de tortures. À la différence des Quangel qui ont trouvé dans leur lutte commune, et dans l'amour qui les unit, une forme de sérénité, Frau Rosenthal et Trudel Hergesell meurent dans une dérélition absolue.

À de tels événements, un seul éclairage paraîtrait convenir, la lumière noire du tragique. Pourtant, par un étonnant paradoxe, ce roman terrible est aussi, bien souvent, un roman bouffon. À la tragédie la plus atroce, il fait succéder la bouffonnerie. Et, parfois, réalisant le programme du Hugo de la *Préface de Cromwell*, il les mêle indissolublement. Les nuances de ce rire au cœur de l'effroi sont multiples. Un ignoble personnage traverse le roman, c'est le mouchard Barkhausen. Mais, de cet être répugnant, Fallada fait un personnage de farce. Trompeur, il est toujours trompé, tant sa crapulerie saute aux yeux de tous. Bouffon, il ne voit pas le masque qu'il porte. « Chui un homme simple et franc », répète-t-il à ceux qu'il veut duper.

Ailleurs, c'est un sourire tendre et malicieux qui éclaire le dernier tête-à-tête entre Otto et Anna : avant d'être séparés à jamais, les voici qui se chamaillent, comme ils l'ont fait si souvent, et comme toujours, c'est Anna qui cède... Mais, aussitôt après, c'est le procès, et c'est le royaume d'Ubu. Juge, procureur, avocats, autant de figures grotesques, autant d'animaux en proie aux pulsions les plus viles, exhibées en toute obscénité. Le lecteur est plongé dans une farce tragique, dans une tension insoutenable entre le rire et l'effroi. L'horreur et le grotesque culminent lorsque l'avocat de Quangel, piétinant les principes élémentaires du droit, annonce qu'il dépose la robe du défenseur pour se faire le procureur de son propre client. Par un trait de génie de l'auteur, Otto, à ce moment, le taciturne Otto qui jamais ne riait, éclate « d'un grand rire joyeux et insouciant », car « il était submergé par la puissance comique de cette situation : cette bande de canailles, de criminels voulait l'étiqüeter, lui, comme criminel, avec le plus grand sérieux du monde. »

En 1967, Jean-Marie Domenach, étudiant *Le retour du tragique*, écrivait : « La tragédie ne revient pas du côté où on l'attendait (...) mais à l'extrême opposé, (...), dans la forme la plus subalterne du comique, (...) la plus opposée à la solennité tragique : la farce, la parodie. L'acte de naissance de la tragédie contemporaine, c'est la guignolade du lycéen Jarry ». D'autres ont pu parler du « sacre d'Ubu » au XXème siècle. Vraisemblablement, Hans Fallada ignorait-il tout du Père Ubu. Mais, il a senti lui aussi que c'était peut-être dans le rire noir de la farce que devait se dire l'horreur des temps.

## **II. Proposition de lecture suivie**

### **Première partie : « Les Quangel »**

Cette partie raconte les événements qui vont du jour de l'annonce de la capitulation de la France au dépôt de la première carte par les Quangel. Le premier jour, on découvre les réactions des habitants de l'immeuble lorsqu'ils apprennent la victoire, mais c'est aussi ce jour-là que les Quangel reçoivent une lettre leur annonçant la mort au front de leur fils unique, Ottochen.

#### Chapitres 1 à 9

Ces chapitres font le récit des événements de la première journée. Le lecteur y découvre l'ensemble des habitants de l'immeuble, ainsi que le couple formé par la factrice Eva Kluge et son mari Enno, et la jeune Trudel, qui était fiancée avec Ottochen. Les intrigues connexes sont mises en place, notamment, celle de Trudel ; et aussi celle d'Eva Kluge, dont la révolte présente de nombreuses ressemblances avec la lutte des Quangel.

« Les Persicke se débarrassent des deux ivrognes, ramenés manu militari dans leurs foyers respectifs, après avoir été copieusement insultés et roués de coups. Le même jour, Frau Rosenthal trouve refuge chez le juge Fromm, mais elle passe des nuits d'angoisse dans la chambre où elle est recluse. » (ch. 10)

#### Chapitre 11 : « C'est toujours mercredi »

« Dans les jours suivants, le mouchard Barkhausen remâche sa rancœur d'avoir été dupé par Baldur Persicke. Enno, de son côté, ce « petit homme timide », se résout à changer de vie, et travaille à nouveau. Trudel Baumann et le jeune homme amoureux d'elle, Karl Hergesell, décident de quitter la cellule communiste à laquelle ils appartiennent, ce qui déclenche la colère et les menaces de leurs compagnons de lutte. » (ch. 12 à 15)

#### Chapitre 16 : « La fin de Frau Rosenthal »

« Pendant ce temps, Otto mûrit longuement son projet, dans une solitude totale, laissant sa femme dans l'ignorance et dans l'angoisse de ses intentions exactes. Anna Quangel, de son côté, parvient habilement à se faire exclure du syndicat nazi dont elle était membre. » (ch.17)

#### Chapitres 18 et 19

En déposant leur première carte, les Quangel scellent leur destin.

### **Deuxième partie : « La Gestapo »**

Les chapitres proposés pour la lecture permettent de découvrir l'appareil policier du régime hitlérien, la tutelle brutale qu'exercent sur lui la SS, les rivalités entre les services, le fichage généralisé de la population. Le personnage central de cette partie est l'inspecteur Escherich, dont on découvre la complexité. Tout à la fois bourreau et victime, il va au cours de la traque des Quangel, s'enfoncer peu à peu dans l'abjection. L'exécution de l'innocent Enno est une première étape de cette descente aux enfers. On a supprimé un ensemble de chapitres consacrés à cette figure secondaire, - un paresseux, coureur de jupons, lâche et geignard, qui semble avoir intéressé Fallada.

#### Chapitres 20 à 22

« Le suspect en question n'est autre qu'Enno, le mari de la factrice Eva. L'inspecteur Escherich qui l'interroge, comprend aussitôt que ce « pauvre bougre lâche et plaintif » ne peut être « l'oiseau de malheur » qu'il recherche. » (ch. 23 et 24)

#### Chapitre 25

« Escherich décide alors d'utiliser Enno dans un montage qui permettra de faire patienter son supérieur hiérarchique, le SS Prall, qui s'irrite des retards de l'enquête. Le subterfuge tourne mal, et Escherich ne voit pas d'autre solution que d'éliminer Enno, en maquillant l'assassinat en suicide. » (chapitres 26 à 33)

### **Troisième partie : « La partie se retourne contre les Quangel »**

On proposera la lecture de la plupart des chapitres de cette partie, qui aboutit à l'arrestation des Quangel.

#### Chapitre 34

Elle est désormais mariée avec Karl. Bien que vivant dans une petite ville, ils sont rattrapés par leur passé, lors d'un passage à Berlin.

« Karl, de son côté, rencontre Grigoleit, le militant communiste, qui lui reproche d'avoir fait passer son bonheur familial avant la lutte pour la cause. Le serviable et naïf Karl accepte cependant de garder une valise de Grigoleit. Il la dépose à la consigne de la gare. » (ch. 35)

#### Chapitre 36

La rencontre avec Trudel sonne comme un premier avertissement pour Otto, qui se reproche son manque de prudence. Cependant, le combat commun, le danger partagé, renforcent le couple.

#### Chapitre 37

« Un deuxième, puis un troisième avertissements font monter la tension dramatique. Revenant de chez son beau-frère, Ulrich, Otto est vu, déposant une carte, par un petit fonctionnaire avide de vengeance qui espionne et dénonce tous ses voisins. Au poste, on finit par les laisser repartir, car le commissaire informé répond au téléphone qu'un menuisier ne peut en aucun cas être l'oiseau de malheur. Le chapitre 40 donnera l'explication de cette étonnante bévue policière. » (chapitres 38 et 39)

#### Chapitres 40 à 51

### **Quatrième partie : « La fin »**

On proposera la lecture intégrale de cette partie. Le récit des interrogatoires, du procès, de l'emprisonnement et de la mort des Quangel et du couple Hergesell constitue un ensemble d'une grande intensité pathétique et dramatique. Les journées du procès et les semaines d'attente de la mort scellent les destinées des différents personnages. Monde d'horreur, la prison se révèle aussi un lieu d'accomplissement. À travers les épreuves subies et surmontées, grâce aux rencontres faites en prison, Otto et Anna meurent dans une forme de sérénité et de paix<sup>2</sup>.

Si on juge nécessaire malgré tout d'alléger la lecture, on pourra omettre les chapitres 56, 64 et 66, qui mettent en scène des personnages secondaires.

## **ANNEXE 1**

### **Les habitants du 55, rue Jablonki**

Du sous-sol au 4ème étage

---

<sup>2</sup> On se reportera notamment aux chapitres 69 et 72 pour Anna, 67 pour Otto.



En sous-sol, Emil Barkhausen, mouchard avec sa femme Otti, 5 enfants de père(s) indéterminé(s).

Étage 1 : le vieux juge Fromm, seul. Il a pris sa retraite en 1933. Sa fille est morte cette même année.

Étage 2 : la famille Persicke, tous nazis. Le père, âgé et alcoolique. Le plus jeune, Baldur a 16 ans, est aux Jeunesses hitlériennes, déjà considéré comme un futur dirigeant. Ses deux aînés sont SS. La mère, les sœurs.

Étage 3 : Otto et Anna Quangel. Lui est contremaître. Un fils, parti à la guerre Ottochen, dont on apprend la mort au début du roman. Avait une fiancée, Trudel Baumann.

Étage 4 : Frau Rosenthal, une vieille dame juive, seule depuis que son mari est en prison. Ils tenaient autrefois un commerce.

## ANNEXE 2

### Trois groupements thématiques complémentaires

Les activités proposées ci-dessous prennent appui sur un ou deux extraits de *Seul dans Berlin* pour explorer une problématique en élargissant la réflexion et en mettant le texte de Fallada en résonance soit avec des textes littéraires, généralement contemporains (Ionesco, Orwell, Haffner), soit avec des œuvres artistiques.

Les problématiques abordées renvoient à l'étude des régimes totalitaires, à travers le traitement littéraire de trois questions : la violence extrême, comme caractère fondamental du totalitarisme ; l'institution judiciaire en régime totalitaire ; les enfants et les adolescents dans une société totalitaire.

*Seul dans Berlin* offre un matériau abondant pour l'étude de ces trois questions. Les textes retenus sont parmi les plus significatifs, mais d'autres peuvent être proposés. Les professeurs qui désireraient approfondir l'un de ces sujets pourront proposer des exposés, des travaux de groupe sur l'une ou l'autre de ces questions.

#### Groupement 1 : dynamique de la terreur

Les 3 textes réunis illustrent un des caractères les plus fondamentaux du totalitarisme, le déchaînement d'une violence sans limites. Ils mettent en scène, sous diverses formes, une ivresse de destruction et d'humiliation, qui s'acharne à piétiner, écraser et extirper toute forme de différence.

C'est dans cette « dynamique de la terreur » que beaucoup ont vu « la spécificité du totalitarisme »<sup>3</sup>.

#### Quelques pistes d'étude possibles

Étudier l'expression et la signification de cette violence en montrant quelles en sont les formes, quelles en sont les cibles, quels en sont les ressorts. On pourra en particulier s'intéresser aux couples des victimes et de leurs tortionnaires.

Mettre en évidence les différences génériques et esthétiques entre les trois extraits : du réalisme à coloration expressionniste d'un Fallada aux deux fictions allégoriques, l'une, dans le domaine du roman d'anticipation, sous la forme canonique de la dystopie, l'autre dans le domaine théâtral, la farce tragique.

Analyser la dimension tragique de ces trois textes en se souvenant que *Seul dans Berlin*

<sup>3</sup> Pierre Hassner, « Une notion insaisissable mais irremplaçable », dans *Révision de l'histoire. Totalitarisme, crimes et génocides nazis*, Paris, Cerf, 1990.

et 1984 sont les derniers ouvrages publiés par leurs auteurs et que 1984 est une sorte de testament tragique et désespéré. Quant à *Rhinocéros*, Ionesco, dans *Notes et contre-notes*, en disait ceci : « Bien qu'elle soit une farce, elle est surtout une tragédie ».

Dans le premier extrait, un des passages les plus saisissants du roman de Fallada, on assiste à l'aviissement de l'inspecteur Escherich que sa lâcheté rend complice de la pire ignominie. On pourra réfléchir à la signification de cette scène et aux moyens esthétiques mis en œuvre par Fallada en la confrontant avec deux tableaux, l'un de Matthias Grunwald datant de 1503, l'autre d'un contemporain de Fallada, Georges Grosz, peint en 1938.

Matthias Grünewald (vers 1475/1480 – 1528), *Le Christ aux outrages*, 1503, Munich, Alte Pinakothek :

<http://iconographie.free.fr/Christ%20aux%20outrages.html>

George Grosz (1893-1959), *L'interrogatoire*, 1938 :

<https://c8.alamy.com/compfr/jh11td/george-grosz-linterrogatoire-1938-aquarelle-et-encre-sur-papier-ben-uri-collection-united-kingdom-jh11td.jpg>

**Texte 1. Hans Fallada, *Seul dans Berlin*, Berlin, 1947, ch. 51. Du début du chapitre à « victoire héroïque », p. 570-572**

**Texte 2. George Orwell, 1984, publié en 1949, traduction Amélie Audibert, Gallimard, 1950. Extrait du chapitre 3 de la partie III**

*Winston Smith est entré en rébellion contre le pouvoir totalitaire qui domine l'Océania, l'un des trois blocs géographiques qui divisent le monde. Arrêté par la Police de la Pensée, il est interrogé par O'Brian, un personnage intelligent, membre du Parti Intérieur (la caste dirigeante).*

-Comment un homme s'assure-t-il de son pouvoir sur un autre, Winston ?

Winston réfléchit :

-En le faisant souffrir, répondit-il.

-Exactement. En le faisant souffrir. L'obéissance ne suffit pas. Comment, s'il ne souffre pas, peut-on être certain qu'il obéit, non à sa volonté, mais à la vôtre ? Le pouvoir est d'infliger des souffrances et des humiliations. Le pouvoir est de déchirer l'esprit humain en morceaux que l'on rassemble ensuite sous de nouvelles formes que l'on a choisies. Commencez-vous à voir quelle sorte de monde nous créons ? C'est exactement l'opposé des stupides utopies hédonistes qu'avaient imaginées les anciens réformateurs. Un monde de crainte, de trahison, de tourment. Un monde d'écraseurs et d'écrasés, un monde qui, au fur et à mesure qu'il s'affinera, deviendra plus impitoyable. Le progrès dans notre monde sera le progrès vers plus de souffrance. L'ancienne civilisation prétendait être fondée sur l'amour et la justice. La nôtre est fondée sur la haine. Dans notre monde, il n'y aura pas d'autres émotions que la crainte, la rage, le triomphe et l'humiliation. Nous détruirons tout le reste, tout.

« Nous écrasons déjà les habitudes de pensée qui ont survécu à la Révolution. Nous avons coupé les liens entre l'enfant et les parents, entre l'homme et l'homme, entre l'homme et la femme. Personne n'ose plus se fier à une femme, un enfant ou un ami. Mais plus tard, il n'y aura ni femme ni ami. Les enfants seront à leur naissance enlevés aux mères, comme on enlève leurs œufs aux poules. L'instinct sexuel sera extirpé. La procréation sera une formalité annuelle, comme le renouvellement de la carte d'alimentation. Nous abolirons l'orgasme. Nos neurologistes y travaillent actuellement. Il n'y aura plus de loyauté qu'envers le Parti, il n'y aura plus d'amour que l'amour éprouvé pour Big Brother. Il n'y aura plus de rire que le rire de triomphe provoqué par la défaite d'un ennemi. Il n'y aura ni art, ni littérature, ni science. Quand nous serons tout-puissants, nous n'aurons plus besoin de science. Il n'y aura aucune distinction entre la beauté et la laideur. Il n'y aura ni curiosité, ni joie de vivre. Tous les plaisirs de l'émulation seront détruits. Mais il y aura toujours, n'oubliez pas cela, Winston, il y aura

l'ivresse toujours croissante du pouvoir, qui s'affinera de plus en plus. Il y aura toujours, à chaque instant, le frisson de la victoire, la sensation de piétiner un ennemi impuissant. Si vous désirez une image de l'avenir, imaginez une botte piétinant un visage humain...éternellement. » Il se tut comme s'il attendait une réplique de Winston. Celui-ci essayait encore de se recroqueviller au fond du lit. Il ne pouvait rien dire. Son cœur semblait glacé. O'Brien continua : -Et souvenez-vous que c'est pour toujours. Le visage à piétiner sera toujours présent. L'hérétique, l'ennemi de la société, existera toujours pour être défait et humilié toujours. Tout ce que vous avez subi depuis que vous êtes entre nos mains, tout cela continuera, et en pire. L'espionnage, les trahisons, les arrêts, les tortures, les exécutions, les disparitions, ne cesseront jamais. Autant qu'un monde de triomphe, ce sera un monde de terreur. Plus le Parti sera puissant, moins il sera tolérant. Plus faible sera l'opposition, plus étroit sera le despotisme. [...] « Tel est le monde que nous préparons, Winston. Un monde où les victoires succéderont aux victoires et les triomphes aux triomphes ; un monde d'éternelle pression, toujours renouvelée, sur la fibre de la puissance. Vous commencez, je le vois, à réaliser ce que sera ce monde, mais à la fin, vous ferez plus que le comprendre. Vous l'accepterez, vous l'accueillerez avec joie, vous en demanderez une part. »

Winston avait suffisamment recouvré son sang- froid pour parler.

-Vous ne pouvez pas, dit-il faiblement.

-Qu'entendez-vous par là, Winston ?

-Vous ne pourriez créer ce monde que vous venez de décrire. C'est un rêve. Un rêve impossible.

-Pourquoi ?

-Il n'aurait aucune vitalité. Il se désintégrerait. Il se suiciderait.

-Erreur. Vous êtes sous l'impression que la haine est plus épuisante que l'amour. Pourquoi en serait-il ainsi ? Et s'il en était ainsi, quelle différence en résulterait ? Supposez que nous choisissions de nous user nous-mêmes rapidement. Supposez que nous accélérions le cours de la vie humaine de telle sorte que les hommes soient stériles à trente ans. Et puis après ? Ne pouvez-vous comprendre que la mort de l'individu n'est pas la mort ? Le parti est immortel.

### **Texte 3. Eugène Ionesco, *Rhinocéros*, Acte II, tableau II, 1959**

*Au début de ce tableau, Bérenger rend visite à son ami Jean, alité. Le comportement de celui-ci, qui refuse son aide, le déconcerte.*

BÉRENGER. Laissez-moi appeler le médecin, tout de même, je vous en prie.

JEAN. Je vous l'interdis absolument. Je n'aime pas les gens têtus. (*Jean entre dans la chambre. Bérenger recule un peu effrayé, car Jean est encore plus vert, et il parle avec beaucoup de peine. Sa voix est méconnaissable.*) Et alors, s'il est devenu rhinocéros de plein gré ou contre sa volonté, ça vaut peut-être mieux pour lui<sup>4</sup>.

BÉRENGER. Que dites-vous là, cher ami ? Comment pouvez-vous penser...

JEAN. Vous voyez le mal partout. Puisque ça lui fait plaisir de devenir rhinocéros, puisque ça lui fait plaisir ! Il n'y a rien d'extraordinaire à cela.

BÉRENGER. Évidemment, il n'y a rien d'extraordinaire à cela. Pourtant, je doute que ça lui fasse tellement plaisir.

JEAN. Et pourquoi donc ?

BÉRENGER. Il m'est difficile de dire pourquoi. Ça se comprend.

JEAN. Je vous dis que ce n'est pas si mal que ça ! Après tout, les rhinocéros sont des créatures comme nous, qui ont droit à la vie au même titre que nous !

BÉRENGER. À condition qu'elles ne détruisent pas la nôtre. Vous rendez-vous compte de la différence de mentalité ?

---

<sup>4</sup> Il s'agit de M. Bœuf, un de leurs amis. « M. Bœuf est devenu rhinocéros. »

JEAN, *allant et venant dans la pièce, entrant dans la salle de bains, et sortant.* Pensez-vous que la nôtre soit préférable ?

BÉRENGER. Tout de même, nous avons notre morale à nous, que je juge incompatible avec celle de ces animaux.

JEAN. La morale ! Parlons-en de la morale, j'en ai assez de la morale, elle est belle la morale ! Il faut dépasser la morale.

BÉRENGER. Que mettriez-vous à la place ?

JEAN, *même jeu.* La nature !

BÉRENGER. La nature ?

JEAN, *même jeu.* La nature a ses lois. La morale est antinaturelle.

BÉRENGER. Si je comprends, vous voulez remplacer la loi morale par la loi de la jungle !

JEAN. J'y vivrai, j'y vivrai.

BÉRENGER. Cela se dit. Mais dans le fond, personne...

JEAN, *l'interrompant, et allant et venant.* Il faut reconstituer les fondements de notre vie. Il faut retourner à l'intégrité primordiale.

BÉRENGER. Je ne suis pas du tout d'accord avec vous.

JEAN, *soufflant bruyamment.* Je veux respirer.

BÉRENGER. Réfléchissez, voyons, vous vous rendez bien compte que nous avons une philosophie que ces animaux n'ont pas, un système de valeurs irremplaçable. Des siècles de civilisation humaine l'ont bâti !...

JEAN, *toujours dans la salle de bains.* Démolissons tout cela, on s'en portera mieux.

BÉRENGER. Je ne vous prends pas au sérieux. Vous plaisantez, vous faites de la poésie.

JEAN. Brrr... *(Il barrit presque.)*

BÉRENGER. Je ne savais pas que vous étiez poète.

JEAN, *(il sort de la salle de bains).* Brrr... *(Il barrit de nouveau.)*

BÉRENGER. Je vous connais trop bien pour croire que c'est là votre pensée profonde. Car, vous le savez aussi bien que moi, l'homme...

JEAN, *l'interrompant.* L'homme... Ne prononcez plus ce mot !

BÉRENGER. Je veux dire l'être humain, l'humanisme...

JEAN. L'humanisme est périmé ! Vous êtes un vieux sentimental ridicule. *(Il entre dans la salle de bains.)*

BÉRENGER. Enfin, tout de même, l'esprit...

JEAN, *dans la salle de bains.* Des clichés ! vous me racontez des bêtises.

BÉRENGER. Des bêtises !

JEAN, *de la salle de bains, d'une voix très rauque difficilement compréhensible.* Absolument.

BÉRENGER. Je suis étonné de vous entendre dire cela, mon cher Jean ! Perdez-vous la tête ? Enfin, aimeriez-vous être rhinocéros ?

JEAN. Pourquoi pas ! Je n'ai pas vos préjugés.

BÉRENGER. Parlez plus distinctement. Je ne comprends pas. Vous articulez mal.

JEAN, *toujours de la salle de bains.* Ouvrez vos oreilles !

BÉRENGER. Comment ?

JEAN. Ouvrez vos oreilles. J'ai dit, pourquoi ne pas être un rhinocéros ? J'aime les changements.

BÉRENGER. De telles affirmations venant de votre part... *(Bérenger s'interrompt, car Jean fait une apparition effrayante. En effet, Jean est devenu tout à fait vert. La bosse de son front est presque devenue une corne de rhinocéros.)* Oh ! Vous semblez vraiment perdre la tête. *(Jean se précipite vers son lit, jette les couvertures par terre, prononce des paroles furieuses et incompréhensibles, fait entendre des sons inouïs.)* Mais ne soyez pas si furieux, calmez-vous ! Je ne vous reconnais plus.

JEAN, *à peine distinctement.* Chaud... trop chaud. Démolir tout cela, vêtements, ça gratte, vêtements, ça gratte. *(Il fait tomber le pantalon de son pyjama.)*

BÉRENGER. Que faites-vous ? Je ne vous reconnais plus ! Vous si pudique d'habitude !

JEAN. Les marécages ! les marécages !

BÉRENGER. Regardez-moi ! Vous ne semblez plus me voir ! Vous ne semblez plus m'entendre !

JEAN. Je vous entends très bien ! Je vous vois très bien ! (*Il fonce vers Bérenger tête baissée. Celui-ci s'écarte.*)

BÉRENGER. Attention !

JEAN, *soufflant bruyamment* : Pardon ! (*Puis il se précipite à toute vitesse dans la salle de bains. Bérenger fait mine de fuir vers la porte à gauche, à la suite de Jean, en disant*) Je ne peux tout de même pas le laisser comme ça, c'est un ami. (*De la salle de bains:*) Je vais appeler le médecin, c'est indispensable, c'est indispensable, croyez-moi.

JEAN, *dans la salle de bains*. Non.

BÉRENGER, *dans la salle de bains*. Si. Calmez-vous, Jean ! Vous êtes ridicule. Oh, votre corne s'allonge à vue d'œil ! ...Vous êtes un rhinocéros !

JEAN, *de la salle de bains*. Je te piétinerai, je te piétinerai...

*Grand bruit dans la salle de bains, barrissements, bruits d'objets et d'une glace qui tombe et se brise ; puis on voit apparaître Bérenger tout effrayé qui ferme avec peine la porte de la salle de bains, malgré la poussée contraire que l'on devine.*

BÉRENGER, *poussant la porte*. Il est rhinocéros, il est rhinocéros ! (*Bérenger a réussi à fermer la porte, la corne de rhinocéros a traversé celle-ci. Tandis que la porte s'ébranle sous la poussée continue de l'animal, et que le vacarme de la salle de bains continue et que l'on entend des barrissements mêlés à des mots à peine distincts, comme « je rage », « salaud » etc, Bérenger se précipite vers la porte de droite.*) Jamais je n'aurais cru ça de lui ! (*Il ouvre la porte donnant sur l'escalier et va frapper à la porte sur le palier, à coup de poings répétés.*) Vous avez un rhinocéros ! Appelez la police !

*La porte s'ouvre*

LE PETIT VIEUX, *sortant sa tête*. Qu'est-ce que vous avez ?

BÉRENGER. Appelez la police ! Vous avez un rhinocéros dans la maison !...

VOIX DE LA FEMME DU PETIT VIEUX. Qu'est-ce qu'il y a, Jean ? Pourquoi fais-tu ce bruit ?

LE PETIT VIEUX (*à sa femme*). Je ne sais pas ce qu'il raconte. Il a vu un rhinocéros.

BÉRENGER. Oui, dans la maison. Appelez la police !

LE PETIT VIEUX. Qu'est-ce que vous avez à déranger les gens comme cela ? En voilà des manières !

*Il lui ferme la porte au nez.*

BÉRENGER, *se précipitant dans l'escalier*. Concierge, concierge, vous avez un rhinocéros dans la maison, appelez la police ! Concierge ! (*On voit s'ouvrir le haut de la porte de la loge de la concierge ; apparaît une tête de rhinocéros.*) Encore un ! (*Bérenger remonte à toute allure les marches de l'escalier, hésite, puis se dirige de nouveau vers la porte du petit vieux. À ce moment, la porte du petit vieux s'ouvre et apparaissent deux petites têtes de rhinocéros.*) Mon Dieu ! Ciel ! (*Bérenger entre dans la chambre de Jean tandis que la porte de la salle de bains continue d'être secouée. Bérenger se dirige vers la fenêtre, qui est indiquée par un simple encadrement, sur le devant de la scène face au public. Il est à bout de force, manque de défaillir, bredouille.*) Ah mon Dieu ! Ah mon Dieu ! (*Il fait un grand effort, se met à enjamber la fenêtre, passe presque de l'autre côté, c'est-à-dire vers la salle, et remonte vivement, car au même instant on voit apparaître, de la fosse d'orchestre, la parcourant à toute vitesse, une grande quantité de cornes de rhinocéros à la file. Bérenger remonte le plus vite qu'il peut et regarde un instant par la fenêtre.*) Il y en a tout un troupeau maintenant dans la rue ! Une armée de rhinocéros, ils dévalent l'avenue en pente !... (*Il regarde de tous les côtés.*) Par où sortir, par où sortir !... Si encore ils se contentaient du milieu de la rue ! Ils débordent

sur le trottoir, par où sortir, par où partir ! (*Affolé, il se dirige vers toutes les portes, et vers la fenêtre, tour à tour, tandis que la porte de la salle de bains continue de s'ébranler et que l'on entend Jean barrir et proférer des injures incompréhensibles. Le jeu continue quelques instants : chaque fois que, dans ses tentatives désordonnées de fuite, Bérenger se trouve devant la porte des Petits Vieux, ou sur les marches de l'escalier, il est accueilli par des têtes de rhinocéros qui barrissent et le font reculer. Il va une dernière fois vers la fenêtre, regarde.*) Tout un troupeau de rhinocéros ! Et on disait que c'est un animal solitaire ! C'est faux, il faut réviser cette conception ! Ils ont démoli tous les bancs de l'avenue. (*Il se tord les mains.*) Comment faire ? (*Il se dirige de nouveau vers les différentes sorties, mais la vue des rhinocéros l'en empêche. Lorsqu'il se trouve de nouveau devant la porte de la salle de bains, celle-ci menace de céder. Bérenger se jette contre le mur du fond qui cède ; on voit la rue dans le fond, il s'enfuit en criant.*) Rhinocéros ! Rhinocéros ! (*Bruits, la porte de la salle de bains va céder.*)

## Groupement 2 : « À la trappe, les magistrats ! » (le Père Ubu)

Le totalitarisme, dans son entreprise de prise en main intégrale de la société, se heurte aux institutions destinées à préserver les libertés individuelles. Au premier rang de celles-ci figure l'institution judiciaire. Parvenus au pouvoir, les nazis ont aussitôt entrepris de mettre la main sur elle.

Les événements racontés dans les textes de Fallada et de Haffner se déroulent dans le même lieu, la Cour suprême de Prusse, le *Kammergericht* de Berlin. Cette vénérable institution avait été créée en 1468, par les princes-électeurs de la Marche de Brandebourg. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, elle avait acquis une réputation d'indépendance, qui avait accru son prestige. Haffner reprend le récit devenu mythique, selon lequel les juges du *Kammergericht* auraient apporté leur appui à un meunier dont le roi Frédéric-le-Grand voulait détruire le moulin pour agrandir le château de Sans-Souci.

Après 1933, le Troisième Reich y installe le sinistre *Volksgerechtshof* (« Tribunal du peuple »), chargé de juger les actes de haute trahison et d'atteinte à la sécurité de l'Etat. De 1942 à 1945, il est présidé par Roland Freisler, sous la présidence duquel le nombre de condamnations à mort connaît une augmentation fulgurante. Freisler prononcera les condamnations à la peine capitale de Hans et Sophie Scholl, d'Alexander Schmorell et des autres membres de la Rose blanche, ainsi que celle des conjurés de l'attentat du 20 juillet 1944 contre Hitler.

En 1933, le jeune magistrat Sebastian Haffner assiste à la première intrusion physique de l'ordre brun dans ce prestigieux tribunal du *Kammergericht* de Berlin.

En 1943, dans le roman de Fallada, c'est le *Volksgerechtshof* qui juge Otto et Anna Quangel. C'est Freisler qui dirige le procès -ou la parodie de procès-, mais Fallada a légèrement modifié son nom, qui est devenu Feisler.

On propose enfin de prolonger ces lectures par une réflexion sur l'œuvre d'Alfred Jarry, *Ubu-roi*, et plus spécialement sur la scène du procès des Nobles. Certains ont voulu voir dans cette œuvre publiée alors que le XX<sup>ème</sup> siècle allait s'ouvrir, une grotesque préfiguration des horreurs dont il serait le théâtre. Dès 1945, David Rousset avait inscrit le nom d'Ubu en exergue de son ouvrage fondateur, *L'univers concentrationnaire*. Les camps, écrit-il, « sont d'inspiration ubuesque ». Il les place « sous le signe d'un énorme humour, d'une bouffonnerie tragique ». Dès 1940, André Breton avait forgé la notion d'humour noir, et reconnu en Alfred Jarry un de ses maîtres. Dans la dernière édition de son *Anthologie de l'humour noir*, en 1966, il soulignera la mystérieuse capacité d'anticipation de Jarry : « On reconnaîtra que les événements de ces vingt dernières années confèrent au second Ubu une valeur prophétique inappréciable ».

## Pistes de réflexion

### Textes 1 et 2 : témoignage et littérature<sup>5</sup>

Dans quelle mesure les deux extraits de *Histoire d'un Allemand* de S. Haffner sont-ils des témoignages ? Sont-ils des Mémoires ou un simple témoignage ?

On pourra étudier la précision et la justesse du témoignage, fait par un témoin oculaire que sa formation de juriste rendait particulièrement apte à saisir la gravité et la portée des changements qui se produisaient dans l'ordre judiciaire.

Le livre porte le sous-titre : *Souvenirs (1914-1933)*. On pourra étudier la richesse de l'élaboration littéraire du récit (composition soignée, variété des registres, art des portraits, emploi des images, recherche des contrastes, etc.)

On étudiera la présence du témoin dans le récit en montrant que la réalité historique est vue à travers le regard de ce témoin qui en a été profondément affecté, et dont l'existence est bouleversée.

### Texte 3 : une transcription romanesque

La consultation des documents historiques permet de voir que Hans Fallada a retenu beaucoup d'éléments précis des agissements et de la personnalité du juge Freisler. Son personnage et son récit relèvent cependant de la fiction, ce que la modification du nom propre veut vraisemblablement indiquer. Dans le bref avant-propos qui précède le roman, Fallada l'avait clairement souligné : « [mes héros sont] deux créatures de l'imagination, écrit-il, comme sont également inventés tous les personnages de ce roman ». On pourra étudier les caractéristiques de cette mise en forme romanesque et se demander en quoi elle donne accès à une vérité qui échappe au document historique.

### Texte 4 : bouffonnerie ou vision prophétique ?

Canular lycéen, destiné à ridiculiser un professeur, le personnage du Père Ubu est devenu un mythe. On pourra étudier tout ce qui relève de la farce -la pièce était initialement prévue pour des marionnettes- avant de se demander ce qui a rendu possible le passage au mythe. On se souviendra alors que *Ubu roi* est aussi une parodie du *Macbeth* de Shakespeare et de la tragédie en général.

### **Texte 1. Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand*, (rédigé en 1939), traduction de Brigitte Hébert, éd. Actes sud, collection Babel, 2002. Chapitre 23 en entier, p. 219-226**

*On est en 1933. Hitler a été nommé chancelier le 30 janvier. Le Reichstag a été incendié, le 27 février. L'auteur est un jeune magistrat stagiaire (« référendaire »), à la Cour suprême de Prusse. C'est là qu'il assiste à la première action de la « révolution » nazie, le boycott des juifs, décidé pour le 1er avril.*

Vendredi 31 mars. Le jour suivant, les choses sérieuses étaient censées commencer. On feuilletait les journaux à la recherche d'un quelconque adoucissement, d'une inflexion vers une situation à demi normale et imaginable. Mais non, rien. Juste quelques aggravations, et de froides et minutieuses instructions de détails concernant la marche à suivre et le comportement à adopter.

Pour le reste, *business as usual*. L'animation régulière des rues affairées ne trahissait pas que cette ville se préparait à vivre des instants d'exception. Les magasins juifs étaient ouverts, et vendaient comme toujours. Aujourd'hui, il n'était pas encore interdit d'y faire ses achats. Cela ne commencerait que demain : demain matin sur le coup de huit heures.

Je me rendis au palais. Il était semblable à lui-même : gris, froid, paisible, retranché de la rue derrière un rempart distingué d'arbres et de pelouses. Ses longs couloirs et ses vastes salles

---

<sup>5</sup> Pour avoir une vision complète de la problématique, on se reportera dans cette même rubrique à l'article de Caroline Coze et Marie-Laure Lepetit, « Le texte testimonial, de la littérature à la classe », et notamment à sa première partie.

étaient toujours peuplées d'avocats en toge de soie noire flottantes, des dossiers sous le bras, la mine correcte et concentrée, qui filaient telles des chauves-souris furtives. Les avocats juifs plaidaient leurs affaires. C'était apparemment un jour ordinaire.

Je me rendis à la bibliothèque comme si c'était un jour ordinaire – je ne siégeais pas -, et m'installai à une des longues tables avec une pièce sur laquelle je devais rédiger un rapport. Une affaire compliquée avec des points de droit embrouillés. Entouré de gros volumes de commentaires que j'avais traînés à ma place, je feuilletais des recueils de jurisprudence en prenant des notes. Dans la vaste pièce régnait, comme tous les jours, le silence affairé qui émane d'un travail intellectuel multiple et concentré. Le crayon qui jouait sur le papier mettait en mouvement, subtils et invisibles, les rabots et les limes de la procédure juridique ; on subordonnait, on comparait, on soupesait la signification d'un mot dans un contrat, on cherchait quelle portée le tribunal attribuait à un article du Code. Puis quelques mots griffonnés sur une feuille de papier – et il s'était produit quelque chose comme un coup de bistouri, une question était éclaircie, un élément du jugement défini. Pas la décision en elle-même, bien sûr : « Il est par conséquent sans importance que le plaignant...il convient donc maintenant d'examiner... » Travail prudent, précis, muet. Chaque occupant de la salle plongé, isolé dans le sien. Même les appariteurs, mi-huissiers, mi-sentinelles, avaient dans la bibliothèque une démarche feutrée et une tendance à s'effacer. Il régnait à la fois un silence extrême et, dans ce silence, l'extrême tension d'une activité diverse : quelque chose comme un concert muet. J'aimais cette atmosphère dense et stimulante. Aujourd'hui, j'aurais eu du mal à travailler chez moi, seul à mon bureau. Ici, c'était très facile. Les pensées ne pouvaient pas s'égarer. On était comme dans une forteresse, ou plutôt comme dans un alambic. Nul souffle d'air extérieur ne pénétrait ici. Ici, pas de révolution.

Quel fut le premier bruit nettement perceptible ? Une porte claquée ? Un cri rauque et inarticulé, un commandement ? Tirés brusquement de leur travail, les présents tendirent l'oreille intensément. Il régnait toujours un silence absolu, mais sa nature s'était modifiée : ce n'était plus un silence studieux, mais celui de la peur et de la tension. Dehors, dans les couloirs, on entendit des piétinements, une cavalcade qui montait l'escalier, puis un vacarme confus d'appels et de portes claquées. Quelques personnes se levèrent, allèrent à la porte, l'ouvrirent, regardèrent ce qui se passait, rentrèrent. D'autres se dirigèrent vers les appariteurs et se mirent à parler avec eux – encore à voix basse, dans cette salle, on ne pouvait parler qu'à voix basse. Dehors le vacarme grandissait. Quelqu'un lança dans le silence persistant : « les SA. » Puis un autre, sans même élever la voix : « Ils jettent les juifs dehors », et deux ou trois personnes se mirent à rire. Ce rire fut sur l'instant plus effrayant que la chose elle-même : dans un éclair, on comprenait que dans cette pièce, comme c'était étrange, il y avait des nazis.

Peu à peu l'inquiétude, qui n'avait d'abord été que sensible, se faisait visible. Les gens qui travaillaient se levèrent, tentèrent d'échanger quelques paroles, puis se mirent à marcher de long en large, lentement, sans but. Un monsieur distingué, manifestement juif, ferma ses livres sans mot dire, les replaça soigneusement sur les rayonnages, rangea ses dossiers et sortit. Peu après, quelqu'un se dressa dans l'embrasure, peut-être une sorte d'huissier en chef, et dit d'une voix forte, mais posée : « Les SA sont ici. Les messieurs juifs feraient mieux de quitter la maison pour aujourd'hui ». » En même temps, on entendit, comme pour illustrer ses propos, crier dans le couloir : « Dehors, les juifs ! » Une voix répondit : « Ils sont déjà dehors ! » et à nouveau j'entendis les deux ou trois rieurs de tout à l'heure émettre un gloussement bref et joyeux. Je les vis. C'étaient des référendaires comme moi.

Tout cela me rappela soudain, d'une façon déconcertante, le carnaval interrompu voici quatre semaines. Débandade ici aussi. Beaucoup rangèrent leurs serviettes et partirent. « Vous avez le droit de rentrer chez vous », me rappelai-je<sup>6</sup>. En avaient-ils encore le droit ? Aujourd'hui, cela

---

<sup>6</sup> Ces paroles lui avaient été adressées, un mois auparavant, sur un ton menaçant, par un SS qui avait interrompu le carnaval auquel il participait.



n'allait plus vraiment de soi. D'autres, abandonnant leurs affaires, sortirent voir ce qui se passait dans le bâtiment. Les huissiers, encore plus que de coutume, montraient par toute leur attitude désir de s'effacer. Un ou deux de ceux qui étaient restés allumèrent une cigarette – ici dans la bibliothèque du tribunal ! Et les huissiers ne disaient rien. Cela aussi, c'était la révolution.

Les curieux racontèrent plus tard ce qui était arrivé dans le bâtiment. Pas la moindre atrocité. Tout s'était fort bien passé. La plupart des séances avaient manifestement été interrompues. Les juges avaient ôté leur toge et quitté la maison avec une modestie courtoise, descendu les escaliers flanqués des SA. Il n'y avait eu un peu de grabuge que dans la salle des avocats. Un avocat juif s'était rebiffé et avait été roué de coups. Plus tard, j'ai su de qui il s'agissait : non seulement cet homme avait reçu cinq blessures à la guerre et y avait perdu un œil, mais il y avait atteint le grade de capitaine. Sans doute, pour son malheur, se souvenait-il de l'attitude qui amène les mutins à la raison.

Entre-temps, les envahisseurs avaient fait leur apparition chez nous. La porte fut ouverte violemment, des uniformes bruns se ruèrent à l'intérieur, et l'un d'eux, manifestement le chef, cria d'une voix retentissante, d'une voix au garde-à-vous : « Les non-aryens ont à quitter immédiatement la boutique ! » Je remarquai qu'il employait la formule recherchée de « non-aryens », et le terme vulgaire de « boutique ». A nouveau, quelqu'un répondit, le même que tout à l'heure : « Ils sont déjà sortis. » Nos huissiers au garde-à-vous semblaient sur le point de porter la main au képi. Mon cœur battait. Comment sauver la face ? Ne pas faire mine, ne pas se laisser troubler ! Je lus mécaniquement une phrase au hasard : « L'affirmation de l'accusé est inexacte, mais sans importance... » Faire comme s'ils n'étaient pas là !

Cependant qu'un uniforme brun se plantait devant moi :

– Êtes-vous aryen ?

Sans même réfléchir, j'avais répondu :

- Oui.

Un regard investigateur à mon nez – et il se retira. Quant à moi, le sang me monta aux joues. Un instant trop tard, je ressentis ma honte, ma défaite. J'avais répondu « oui ». Bon, d'accord, j'étais aryen. Je n'avais pas menti. J'avais seulement permis une chose bien plus grave. Quelle humiliation, que de répondre consciencieusement, au premier venu qui me le demandait, que j'étais aryen – ce à quoi je n'attachais d'ailleurs aucune valeur. Quelle honte d'acheter ainsi le droit de rester en paix derrière mon dossier ! Je m'étais fait avoir ! J'avais été recalé dès la première épreuve ! Je me serais giflé.

Quand je quittais le tribunal, il était comme toujours, gris, froid et paisible, retranché de la rue derrière le rempart distingué des arbres de son parc. On ne pouvait pas voir qu'il s'était effondré en tant qu'institution. On ne pouvait sans doute pas voir non plus en me regardant que je venais de subir une terrible défaite, une humiliation à peine réparable. Un jeune homme bien habillé descendait la Potsdamer Strasse. La rue non plus ne trahissait rien. *Business as usual*. Et toujours dans l'air, le grondement de l'inconnu qui s'approchait...

**Texte 2. Sebastian Haffner. *Histoire d'un Allemand*, (rédigé en 1939), traduction de Brigitte Hébert, éd. Actes sud, collection Babel, 2002. Chapitre 27, p. 282-86**

*Au cours des semaines suivantes, l'occupation par les nazis de tous les services publics, des administrations se poursuit de façon systématique, mais au moyen de lois et de décrets, et non plus par des actions brutales et imprévisibles.*

C'était étrange de se retrouver au tribunal, de siéger dans la même salle qu'auparavant, sur les mêmes bancs, et de faire comme si rien ne s'était passé. Les mêmes appariteurs, debout devant les portes, protégeaient comme toujours la dignité de la cour de justice contre toute atteinte. Même les juges étaient, pour la plupart, les mêmes. Bien entendu, le magistrat juif ne siégeait plus dans notre chambre, cela allait de soi. Il n'avait pas été congédié, c'était un vieux monsieur

qui avait longtemps dit le droit sous l'empereur<sup>7</sup>, mais on l'avait envoyé au cadastre ou à la comptabilité d'un quelconque tribunal d'instance. Un jeune juge d'instance blond, un garçon poussé en graine aux joues roses, qui détonnait au milieu des magistrats grisonnants, siégeait à sa place. Un conseiller au Kammergericht est à peu près l'équivalent d'un général, un juge de première instance est l'équivalent d'un lieutenant. On chuchotait que celui-ci était dans le privé un SS haut gradé. Il saluait le bras tendu, en claironnant *Heil Hitler !* Le président de la Chambre et les autres vieux messieurs lui répondaient en agitant vaguement le bras et en marmottant une formule inaudible. Autrefois, dans la salle du conseil, il leur arrivait dans la pause-déjeuner d'échanger en sourdine des propos mesurés sur les événements du jour ou sur des affaires judiciaires. C'était terminé. Un mutisme gêné régnait tandis qu'ils mangeaient leurs sandwiches entre deux délibérations.

Quant aux délibérations, elles se déroulaient souvent de façon curieuse. Le nouveau magistrat révélait d'une voix fraîche et assurée des connaissances juridiques déconcertantes. Nous, les référendaires frais émoulus de la faculté, échangeons des regards tandis qu'il parlait.

- Ne se pourrait-il pas, cher collègue, dit enfin le président avec une parfaite urbanité que vous ayez négligé de prendre en compte l'article 816 du Code civil ?

Sur quoi le juge distingué se mit à feuilleter son Code à la façon d'un candidat épinglé, avant de convenir, un peu confus, mais toujours d'une voix claire et insouciant :

- Ah bon, d'accord. Alors, c'est exactement le contraire.

Tels étaient les triomphes de la vieille justice.

Il y avait aussi d'autres cas. Des cas dans lesquels le nouveau venu ne s'avouait pas battu, mais prononçait, un ton trop haut, des discours éloquentes sur la nécessité de ne pas tenir compte dans ce cas du vieux droit écrit, prêchant à ses aînés le respect de l'esprit au détriment de la lettre, citant Hitler et s'entêtant, dans l'attitude théâtrale d'un jeune premier héroïque, à réclamer l'application d'une décision aberrante. C'était pitié que d'observer pendant ce temps les visages des vieux magistrats. Ils fixaient leurs dossiers d'un air indiciblement désolé, en tortillant désespérément entre leurs doigts un trombone ou un morceau de papier buvard. Ces bavardages qu'on leur imposait ici comme une sagesse suprême, ils avaient l'habitude de les sanctionner par un échec à l'examen terminal. Mais, derrière ce bavardage, il y avait maintenant la toute-puissance de l'Etat. Derrière ce bavardage, se profilaient, menaçants, le licenciement pour rébellion politique, La chômage, La camp de concentration... On toussotait : « Nous partageons bien sûr tout à fait votre avis cher collègue, disait-on, mais vous comprendrez... », et on mendiait un peu de compréhension pour le Code civil en tentant de sauver ce qui était encore sauvable.

Voilà ce qu'était le Kammergericht de Berlin en avril 1933. C'était cette même Cour suprême dont les membres, quelque cent cinquante ans auparavant, avaient préféré se laisser enfermer par Frédéric le Grand plutôt que de changer sur ordre du roi un jugement qu'ils estimaient équitable. Tous les écoliers prussiens connaissent une anecdote datant de cette époque et qui, vraie ou non, caractérise la réputation de ce tribunal. Frédéric, faisant construire le château de Sans-Souci, réclamait la démolition d'un moulin à vent qui se dresse aujourd'hui encore à côté du château, et fit au meunier une offre d'achat. Le meunier refusa, il ne voulait pas sacrifier son moulin. Le roi menaça alors de faire exproprier le meunier, sur quoi celui-ci répliqua :

- Eh oui, Sire – mais il y a le Kammergericht de Berlin !

En 1933, on n'avait pas besoin d'un Frédéric, même un Hitler n'avait pas besoin d'intervenir personnellement pour « mettre au pas » la Cour suprême et sa jurisprudence. Il suffisait de quelques jeunes juges d'instance aux manières tranchantes et aux connaissances lacunaires.

Je ne fus pas longtemps témoin du déclin de cette grande institution antique et orgueilleuse. Ma formation s'achevait ; je ne fréquentais plus que durant quelques mois la Cour suprême du Troisième Reich. Ce furent de tristes mois. Des mois d'adieu, à plus d'un titre. J'avais

---

<sup>7</sup> Guillaume II, empereur d'Allemagne, de 1888 à son abdication en 1918.

l'impression d'être au chevet d'un mourant. Je sentais que je n'avais plus rien à faire dans cette maison, que l'esprit qui y régnait jadis disparaissait de plus en plus, sans laisser de traces ; j'éprouvais un sentiment de déracinement qui me faisait frissonner. Je n'avais pas été un juriste enthousiaste, certes non, et je ne m'étais pas profondément indentifié à cet avenir de juge au service de l'État que mon père avait projeté pour moi. Mais j'avais éprouvé comme un sentiment d'appartenance à cette maison, et j'étais navré d'assister à la fin, à l'effondrement sans gloire d'un monde qui avait quand même été le mien, où je m'étais senti un peu chez moi, non sans sympathie et non sans quelque fierté. Ce monde disparaissait devant mes yeux ; il se désagrégeait, se décomposait sans que j'y pusse rien. La seule chose qui me restait, c'était un haussement d'épaules et la certitude mélancolique que ma place n'était plus ici.

**Texte 3. Hans Fallada, *Seul dans Berlin*, extrait du ch. 62, du début à « agressivité inégalable », p. 674-678 ou le ch. 62 en entier**

Nous sommes maintenant en en 1943. Le Kammergericht est entièrement contrôlé par le pouvoir nazi. En 1942, Hitler a nommé un nouveau président, Roland Freisler (1893-1945)<sup>8</sup>.

**Texte 4. Alfred Jarry, *Ubu Roi*, 1896, Acte III, scène 2 (en entier)**

Scène II

*La grande salle du palais.*

PÈRE UBU, MÈRE UBU, OFFICIERS & SOLDATS, GIRON, PILE, COTICE, NOBLES enchaînés, FINANCIERS, MAGISTRATS, GREFFIERS.

Père Ubu. Apportez la caisse à Nobles et le crochet à Nobles et le couteau à Nobles et le bouquin à Nobles ! ensuite, faites avancer les Nobles. (*On pousse brutalement les Nobles.*)

Mère Ubu. De grâce, modère-toi, Père Ubu.

Père Ubu. J'ai l'honneur de vous annoncer que pour enrichir le royaume je vais faire périr tous les Nobles et prendre leurs biens.

Nobles. Horreur ! à nous, peuple et soldats !

Père Ubu. Amenez le premier Noble et passez-moi le crochet à Nobles. Ceux qui seront condamnés à mort, je les passerai dans la trappe, ils tomberont dans les sous-sols du Pince-Porc et de la Chambre-à-Sous, où on les décervèlera. — (*Au Noble.*) Qui es-tu, bouffre<sup>9</sup> ?

Le Noble. Comte de Vitepsk.

Père Ubu. De combien sont tes revenus ?

Le Noble. Trois millions de rixdales<sup>10</sup>.

Père Ubu. Condamné ! (*Il le prend avec le crochet et le passe dans le trou.*)

Mère Ubu. Quelle basse férocité !

Père Ubu. Second Noble, qui es-tu ? (*Le Noble ne répond rien.*) Répondras-tu, bouffre ?

Le Noble. Grand-duc de Posen.

Père Ubu. Excellent ! excellent ! Je n'en demande pas plus long. Dans la trappe. Troisième Noble, qui es-tu ? tu as une sale tête.

Le Noble. Duc de Courlande, des villes de Riga, de Revel et de Mitau.

Père Ubu. Très bien ! très bien ! Tu n'as rien autre chose ?

Le Noble. Rien.

Père Ubu. Dans la trappe, alors. Quatrième Noble, qui es-tu ?

Le Noble. Prince de Podolie.

Père Ubu. Quels sont tes revenus ?

Le Noble. Je suis ruiné.

---

<sup>8</sup> Sur le rôle et la personnalité de celui-ci, consulter la vidéo suivante : <http://www.les-docus.com/roland-freisler/>

<sup>9</sup> Bouffre : terme injurieux, appliqué aux victimes du Père Ubu. Au féminin, « bouffresque ».

<sup>10</sup> Rixdales : ancienne unité monétaire du nord et de l'est de l'Europe.

Père Ubu. Pour cette mauvaise parole, passe dans la trappe. Cinquième Noble, qui es-tu ?  
 Le Noble. Margrave de Thorn, palatin de Polock.  
 Père Ubu. Ça n'est pas lourd. Tu n'as rien autre chose ?  
 Le Noble. Cela me suffisait.  
 Père Ubu. Eh bien ! mieux vaut peu que rien. Dans la trappe. Qu'as-tu à pigner<sup>11</sup>, Mère Ubu ?  
 Mère Ubu. Tu es trop féroce, Père Ubu.  
 Père Ubu. Eh ! je m'enrichis. Je vais faire lire MA liste de MES biens. Greffier, lisez MA liste de MES biens.  
 Le Greffier. Comté de Sandomir.  
 Père Ubu. Commence par les principautés, stupide bougre !  
 Le Greffier. Principauté de Podolie, grand-duché de Posen, duché de Courlande, comté de Sandomir, comté de Vitepsk, palatinat de Polock, margraviat de Thorn.  
 Père Ubu. Et puis après ?  
 Le Greffier. C'est tout.  
 Père Ubu. Comment, c'est tout ! Oh bien alors, en avant les Nobles, et comme je ne finirai pas de m'enrichir, je vais faire exécuter tous les Nobles, et ainsi j'aurai tous les biens vacants. Allez, passez les Nobles dans la trappe. (*On empile les Nobles dans la trappe.*) Dépêchez-vous plus vite, je veux faire des lois maintenant.  
 Plusieurs. On va voir ça.  
 Père Ubu. Je vais d'abord réformer la justice, après quoi nous procéderons aux finances.  
 Plusieurs Magistrats. Nous nous opposons à tout changement.  
 Père Ubu. Merdre. D'abord les magistrats ne seront plus payés.  
 Magistrats. Et de quoi vivrons-nous ? Nous sommes pauvres.  
 Père Ubu. Vous aurez les amendes que vous prononcerez et les biens des condamnés à mort.  
 Un Magistrat. Horreur.  
 Deuxième. Infamie.  
 Troisième. Scandale.  
 Quatrième. Indignité.  
 Tous. Nous nous refusons à juger dans des conditions pareilles.  
 Père Ubu. A la trappe les magistrats ! (*Ils se débattent en vain.*)  
 Mère Ubu. Eh ! que fais-tu, Père Ubu ? Qui rendra maintenant la justice ?  
 Père Ubu. Tiens ! moi. Tu verras comme ça marchera bien.  
 Mère Ubu. Oui, ce sera du propre.  
 Père Ubu. Allons, tais-toi, bouffresque. Nous allons maintenant, messieurs, procéder aux finances.  
 Financiers. Il n'y a rien à changer.  
 Père Ubu. Comment, je veux tout changer, moi. D'abord je veux garder pour moi la moitié des impôts.  
 Financiers. — Pas gêné.  
 Père Ubu. Messieurs, nous établirons un impôt de dix pour cent sur la propriété, un autre sur le commerce et l'industrie, et un troisième sur les mariages et un quatrième sur les décès, de quinze francs chacun.  
 Premier Financier. Mais c'est idiot, Père Ubu.  
 Deuxième Financier. C'est absurde.  
 Troisième Financier. Ça n'a ni queue ni tête.  
 Père Ubu. Vous vous fichez de moi ! Dans la trappe, les financiers ! (*On enfourne les financiers.*)  
 Mère Ubu. Mais enfin, Père Ubu, quel roi tu fais, tu massacres tout le monde.  
 Père Ubu. Eh merdre !

---

<sup>11</sup> Pigner : pleurnicher (régionalisme), cf. en contexte, le mécontentement manifesté par la Mère Ubu.

Mère Ubu. Plus de justice, plus de finances.

Père Ubu. Ne crains rien, ma douce enfant, j'irai moi-même de village en village recueillir les impôts.

### **Groupement 3 : enfants et adolescents dans une société totalitaire**

La question des enfants dans une société totalitaire est principalement abordée ici sous l'angle de leurs relations avec les parents. Une étude approfondie de *Seul dans Berlin* exigerait de compléter ce travail, tant les enfants et les adolescents jouent un rôle essentiel dans le roman. On se souviendra que la mort des enfants à la guerre est la cause de la rupture avec le nazisme pour les Quangel comme pour Eva Kluge ; et que, à l'autre extrémité du livre, dans le tout dernier chapitre, c'est un jeune garçon, adopté par Eva Kluge, qui incarne l'espoir d'un monde nouveau.

Le texte de Sebastian Haffner décrit une société que l'on peut, si l'on suit les analyses de l'auteur, qualifier de prétotalitaire. Selon lui, les racines du nazisme sont à chercher « non, comme on pourrait le croire, dans l'expérience des tranchées, mais dans la guerre telle que l'ont vécue les écoliers allemands ». Sebastian Haffner avait 7 ans en 1914. Il décrit l'ivresse belliqueuse qui s'est emparée de lui, ivresse qui a été celle de tous les enfants de sa génération, cette même génération qui, au moment où il écrit en 1939, prépare la prochaine guerre. C'est que, ajoute-t-il, « une chimère puérile forgée dans le cerveau immature de dix classes d'âge, où elle est restée ancrée durant quatre ans, peut très bien faire vingt ans plus tard son entrée sur la scène politique, costumée en idéologie délétère ».

#### **Pistes de travail**

On pourra faire étudier et comparer les comportements des enfants et adolescents dans les trois textes, en dégagant ce qu'il y a de semblable et de différent dans leur adhésion à l'ordre politique en place.

On étudiera en particulier les relations entre les enfants et leurs parents qui constituent un aspect frappant dans les récits d'Orwell et de Fallada, en complète opposition de ce point de vue avec la situation du jeune Haffner.

#### **Texte 1. Sebastian Haffner, *Histoire d'un Allemand*, (rédigé en 1939), traduction de Brigitte Hébert, éd. Actes sud, collection Babel, 2002. Extrait du chapitre 3, p. 28-31**

*Le 1er août 1914, le petit Haffner et sa famille interrompent leurs vacances dans les forêts de Poméranie pour regagner Berlin. Mais, l'enfant va découvrir de nouveaux jeux...*

Les jours suivants, j'appris un nombre incroyable de choses en un temps incroyablement bref. Moi, un garçon de sept ans, qui naguère savait à peine ce qu'était une guerre, sans parler d'un « ultimatum », d'une « mobilisation », d'une « réserve de cavalerie », voilà que je savais, comme si je l'avais toujours su, absolument tout sur la guerre : non seulement quoi, comment et où, mais même pourquoi. Je savais qu'il y avait la guerre parce que les Français ne pensaient qu'à se venger, que les Anglais nous enviaient notre commerce, et que les Russes étaient des barbares, et je ne tardai pas à affirmer cela sans la moindre hésitation. Un beau jour, je me mis tout simplement à lire le journal, en m'étonnant de le comprendre si facilement. Je me fis montrer la carte de l'Europe, vis au premier regard que « nous » viendrions facilement à bout de la France et de l'Angleterre, et si j'éprouvai une vague terreur devant l'immensité de la Russie, je fus soulagé d'apprendre que les Russes compensaient leur angoissante multitude par leur incroyable bêtise, leur saleté et l'abus de la vodka. J'appris – là encore, aussi vite que si je l'avais toujours su – les noms des généraux, la force des armées, l'état des armements, le tirant d'eau des navires, l'emplacement des forts stratégiques, la position des fronts – et je saisis bientôt que le jeu qui se déroulait là était de nature à rendre la vie plus intéressante, plus fascinante qu'elle

ne l'avait jamais été.

Qu'on ne soupçonne surtout pas ma famille de m'avoir égaré l'esprit. Mon père avait souffert de la guerre dès le début ; l'enthousiasme des premières semaines l'avait laissé de marbre, et la haine psychotique qui suivit l'écœura profondément, encore qu'il souhaitât bien évidemment, en loyal patriote, la victoire de l'Allemagne. Il faisait partie de ces nombreux esprits libéraux de sa génération, qui, sans le dire, étaient profondément convaincus que les conflits entre Européens appartenaient au passé. La guerre le voyait totalement désespéré – et il dédaignait de se monter la tête comme tant d'autres. Je l'entendis plusieurs fois prononcer des paroles amères et sceptiques. - et plus seulement à propos des Autrichiens – qui déconcertaient mon enthousiasme belliqueux tout frais. Non, si j'étais devenu en l'espace de quelques jours un chauvin fanatique, un combattant de l'arrière, ce n'était pas la faute de mon père, ni celle d'aucun de mes proches.

La responsabilité en incombait à l'atmosphère ; à cette ambiance anonyme et omniprésente, perceptible à mille détails ; à l'entraînement de cette masse homogène qui comblait d'émotions inouïes quiconque se jetait dans son flot, fût-ce un enfant de sept ans – tandis que celui qui restait sur la berge, isolé, abandonné, suffoquait dans le vide. J'éprouvais pour la première fois, avec un plaisir naïf, sans la moindre trace de doute et en toute sérénité, l'effet de l'étrange talent de mon peuple à provoquer des psychoses de masse. (Talent qui est peut-être le pendant de son peu d'aptitude au bonheur individuel.) Je n'imaginai même pas qu'il fût possible de ne pas participer à la fête de cette folie collective. Et je ne soupçonnais pas le moins du monde qu'une chose qui rendait si manifestement heureux et provoquait une ivresse aussi exceptionnelle que festive pût présenter des aspects néfastes ou dangereux. (...)

La comparaison avec un fan de football est très pertinente. Enfant, j'étais vraiment un fan de la guerre. Je noircirais le tableau en prétendant que je fus une authentique victime de la propagande de haine qui, dans les années 1915 à 1918, était censée ranimer l'enthousiasme défaillant. Je ne haïssais pas plus les Français, les Anglais et les Russes que les supporters de Portsmouth ne haïssent les joueurs de Wolverhampton. Il va de soi que je leur souhaitais la défaite et l'humiliation, mais comme l'inévitable revers de la victoire et du triomphe de mon parti.

Ce qui comptait, c'était la fascination exercée par ce jeu belliqueux : un jeu dans lequel, suivant des règles mystérieuses, le nombre de prisonniers, les territoires conquis, les forteresses enlevées et les vaisseaux coulés jouaient le même rôle que les buts marqués au football ou les points au cours d'un combat de boxe. Je ne me lassais pas d'établir mentalement le score. Je lisais avec passion les communiqués du front et refaisais les calculs suivant des règles elles aussi mystérieuses, qui stipulaient par exemple que dix prisonniers russes équivalaient à un prisonnier français ou cinquante avions à un cuirassé. S'il avait existé des statistiques concernant les tués, je n'aurais certainement eu aucun scrupule à « recalculer » les morts, sans me représenter la réalité que recouvraient les chiffres. C'était un jeu sinistre, énigmatique, dont l'attrait pervers ne s'épuisait jamais et qui annihilait tout le reste, réduisait à rien la vie réelle, c'était une drogue comme la roulette ou l'opium. Mes camarades et moi avons joué à ce jeu tout au long de la guerre, quatre années durant, impunément, en toute tranquillité – et c'est ce jeu-là, non pas l'inoffensive « petite guerre » à laquelle il nous arrivait de jouer à l'occasion dans la rue ou au square, qui nous a tous marqués de son empreinte redoutable.

**Texte 2. Hans Fallada, *Seul dans Berlin*, 1947, traduit par Laurence Courtois, 2014, extrait du ch 2, coll. Folio, depuis « Mais si on a tant crié » à la fin du chapitre, p. 23-27**

**Texte 3. George Orwell, *1984*, publié en 1949, traduction Amélie Audibert, Gallimard, 1950, extrait du chapitre 2 de la partie I**

*Winston a été appelé par sa voisine, Mme Parsons, « pour déboucher son évier. C'était une*

*femme d'environ trente ans, mais qui paraissait beaucoup plus âgée. On avait l'impression que, dans les plis de son visage, il y avait de la poussière ».*

L'appartement des Parsons était plus grand que celui de Winston. Il était médiocre d'une autre façon. Tout avait un air battu et piétiné, comme si l'endroit venait de recevoir la visite d'un grand et violent animal. Sur le parquet traînaient partout des instruments de jeu – des bâtons de hockey, des gants de boxe, un ballon de football crevé, un short à l'envers, trempé de sueur. Il y avait sur la table un fouillis de plats sales et de cahiers écornés. Sur les murs, on voyait des bannières écarlates des Espions et de la Ligue de la Jeunesse, et un portrait grandeur nature de Big Brother. Il y avait l'odeur habituelle de chou cuit, commune à toute la maison, mais qui était ici traversée par un relent de sueur plus accentué. Et cette sueur, on s'en apercevait dès la première bouffée – bien qu'il fût difficile d'expliquer comment – était la sueur d'une personne pour le moment absente. Dans une autre pièce, quelqu'un essayait, à l'aide d'un peigne et d'un bout de papier hygiénique, d'harmoniser son chant avec la musique militaire que continuait à émettre le télécran<sup>12</sup>.

– Ce sont les enfants, dit Mme Parsons, en jetant un regard à moitié craintif vers la porte. Ils ne sont pas sortis aujourd'hui et, naturellement...

Elle avait l'habitude de s'arrêter au milieu de ses phrases. L'évier de la cuisine était rempli, presque jusqu'au bord, d'une eau verdâtre et sale qui sentait plus que jamais le chou. Winston s'agenouilla et examina le joint du tuyau. Il détestait se servir de ses mains, il détestait se baisser, ce qui pouvait le faire tousser. Mme Parsons regardait, impuissante.

– Naturellement, dit-elle, si Tom était là, il aurait réparé cela tout de suite. Il aime ce genre de travaux. Il est tellement adroit de ses mains, Tom.

Parsons était un collègue de Winston au ministère de la Vérité. C'était un homme grassouillet mais actif, d'une stupidité paralysante, un monceau d'enthousiasmes imbéciles, un de ces esclaves dévots qui ne mettent rien en question et sur qui, plus que sur la Police de la Pensée, reposaient la stabilité du Parti. (...) Une accablante odeur de sueur, inconscient témoignage de l'ardeur qu'il déployait, le suivait partout et, même, demeurait derrière lui alors qu'il était parti.

– Avez-vous une clef anglaise ? demanda Winston qui tournait et retournait l'écrou sur le joint.

– Une clef anglaise, répéta Mme Parsons immédiatement devenue amorphe. Je ne sais pas, bien sûr. Peut-être que les enfants...

Il y eut un piétinement de souliers et les enfants entrèrent au pas de charge dans le living-room, en soufflant sur le peigne. Mme Parsons apporta la clef anglaise. Winston fit couler l'eau et enleva avec dégoût le tortillon de cheveux qui avait bouché le tuyau. Il se nettoya les doigts comme il put sous l'eau froide du robinet et retourna dans l'autre pièce.

– Haut les mains ! hurla une voix sauvage.

Un garçon de neuf ans, beau, l'air pas commode, s'était brusquement relevé de derrière la table et le menaçait de son jouet, un pistolet automatique. Sa sœur, de deux ans plus jeune environ, faisait le même geste avec un bout de bois. Ils étaient tous deux revêtus du short bleu, de la chemise grise et du foulard rouge qui composaient l'uniforme des Espions.

Winston leva les mains au-dessus de sa tête, mais l'attitude du garçon était à ce point malveillante qu'il en éprouvait un malaise et le sentiment que ce n'était pas tout à fait un jeu.

– Vous êtes un traître, hurla le garçon. Vous trahissez par la pensée<sup>13</sup> ! Vous êtes un espion eurasienn<sup>14</sup> ! Je vais vous fusiller, vous vaporiser, vous envoyer dans les mines de sel !

Les deux enfants se mirent soudain à sauter autour de lui et à crier : « Traître ! Criminel de la Pensée ! » La petite fille imitait tous les mouvements de son frère. C'était légèrement

---

<sup>12</sup> Installé dans chaque foyer, le télécran diffuse en continu la propagande officielle et espionne les occupants.

<sup>13</sup> Winston a en effet des choses à se reprocher : il tient un journal intime alors qu'il est interdit d'écrire et il hait Big Brother.

<sup>14</sup> L'Océania, partie du monde où se déroule l'action, est en guerre contre l'Eurasie.

effrayant, cela ressemblait à des gambades de petits tigres qui bientôt grandiraient et deviendraient des mangeurs d'hommes. Il y avait comme une férocité calculée dans l'œil du garçon, un désir tout à fait évident de frapper Winston des mains et des pieds, et la conscience d'être presque assez grand pour le faire. C'était une chance pour Winston que le pistolet ne fût pas un vrai pistolet.

Les yeux de Mme Parsons voltigèrent nerveusement de Winston aux enfants et inversement. Winston, dans la lumière plus vive du living-room, remarqua avec intérêt qu'elle avait véritablement de la poussière dans les plis de son visage.

– Ils sont si bruyants ! dit-elle. Ils sont désappointés parce qu'ils ne peuvent aller voir la pendaison. C'est pour cela. Je suis trop occupée pour les conduire et Tom ne sera pas rentré à temps de son travail.

– Pourquoi ne pouvons-nous pas aller voir la pendaison ? rugit le garçon de sa voix pleine.

– Veux voir la pendaison ! Veux voir la pendaison ! chanta la petite fille qui gambadait encore autour d'eux.

Winston se souvint que quelques prisonniers eurasiens, coupables de crimes de guerre, devaient être pendus dans le parc cet après-midi-là. Cela se répétait chaque mois environ et c'était un spectacle populaire. Les enfants criaient pour s'y faire conduire.

Winston salua Mme Parsons et sortit. Mais il n'avait pas fait six pas sur le palier que quelque chose le frappait à la nuque. Le coup fut atrocement douloureux. C'était comme si on l'avait transpercé avec un fil de fer chauffé au rouge. Il se retourna juste à temps pour voir Mme Parsons tirer son fils pour le faire rentrer tandis que le garçon mettait une fronde dans sa poche.

« Goldstein !<sup>15</sup> », hurla le garçon, tandis que la porte se refermait sur lui. Mais ce qui frappa le plus Winston, ce fut l'expression de frayeur impuissante du visage grisâtre de la femme.

De retour dans son appartement, il passa rapidement devant l'écran et se rassit devant la table, tout en se frottant le cou. La musique du télécran s'était tue. Elle était remplacée par une voix coupante et militaire qui lisait, avec une sorte de plaisir brutal, une description de la nouvelle forteresse flottante qui venait d'être ancrée entre la Terre de Glace et les îles Féroé.

Cette pauvre femme, pensa Winston, doit vivre dans la terreur de ses enfants. Dans un an ou deux, ils surveilleront nuit et jour chez elle les symptômes de non-orthodoxie. Presque tous les enfants étaient maintenant horribles. Le pire c'est qu'avec des organisations telles que celle des Espions, ils étaient systématiquement transformés en ingouvernables petits sauvages. Pourtant cela ne produisait chez eux aucune tendance à se révolter contre la discipline du Parti. Au contraire, ils adoraient le parti et tout ce qui s'y rapportait : les chansons, les processions, les bannières, les randonnées en bandes, les exercices avec des fusils factices, l'aboiement des slogans, le culte de Big Brother. C'était pour eux comme un jeu magnifique. Toute leur férocité était extériorisée contre les ennemis de l'État, contre les étrangers, les traîtres, les saboteurs, les criminels par la pensée. Il était presque normal que des gens de plus de trente ans aient peur de leurs propres enfants. Et ils avaient raison. Il se passait en effet rarement une semaine sans qu'un paragraphe du *Times* ne relatât comment un petit mouchard quelconque – « enfant héros », disait-on – avait, en écoutant aux portes, entendu une remarque compromettante et dénoncé ses parents à la Police de la Pensée<sup>16</sup>.

---

<sup>15</sup> Figure de l'Ennemi du Peuple, il est celui que tout le monde doit haïr. On le montre tous les jours sur les écrans, déchaînant un rituel de Haine collective.

<sup>16</sup> La fille de Parsons dénoncera son père pour avoir dit, en dormant : « À bas Big Brother ! »



